

Raymond Ceuppens

Un peu plus vers la mer

Préface :
Jean-Pierre Canon

Illustrations :
Jean-Claude Pirotte

éditions Les Carnets du Dessert de Lune



L'Engagement

L'après-midi avait été chaud et le ciel gris lourd à empêcher les gens de respirer. Vers cinq heures, les nuages s'étaient amassés avec des couleurs verdâtres de cyclone de tropique, la pluie s'était mise à crépiter sur le toit de la véranda et à tirer un rideau de gouttes devant le paysage. On voyait juste un bout de route transformée en mare brune écumeuse de tressautements de petites trombes d'eau venant des gouttières écroulées et parfois, à la faveur de coups de vent, le déferlement de la pluie qui couvrait le lac de tornades horizontales. Les éclairs qui se suivaient à quelques secondes d'intervalle éclataient de l'autre côté de la maison et illuminaient le ciel bleu, noir qui plongeait derrière les bâtiments bordant l'autre rive de l'étang.

Pendant une partie de l'orage, Karin avait sommeillé sur le sofa du Salon Indien, mais elle avait fini par se relever, sa robe violette collée à la peau de son dos par la transpiration. On avait pris l'habitude de couvrir les meubles en rotin du Salon Indien de plastique transparent, pour protéger ce

qu'il restait des tissus à fleurs des coussins de la boue et de la crasse que les hommes ramenaient sur eux. En été on enlevait ces plastiques, d'ailleurs assez inutiles parce que les garçons s'asseyaient toujours en les froissant en boule sous leurs vestes ou les trouaient en mettant leurs bottes sur les sièges pour se reposer les jambes. Mais par négligence, et aussi peut-être parce que c'était le seul qui servait à quelque chose, bien calé autour du coussin et contre le dossier, on en avait laissé un pendant l'été, cela calait le sofa. Karin sentait la peau de ses cuisses coller sur la surface chaude et moite, sale de grains de sable et de boue séchée. Pendant un moment, elle voulut monter à l'étage pour changer de robe, mais elle pensa que le milieu du plancher de sa chambre devait être inondé, et même peut-être les escaliers. Ensuite, son odeur de transpiration et le parfum de la bombe à faire tenir ses cheveux se mélangeaient bien. Elle se dit que c'était une situation idéale pour rencontrer l'homme de sa vie, du moins s'il venait à elle.

Vers sept heures la pluie cessa, un fin brouillard flottait sur le lac et s'irisait des égratignures du soleil qui était encore fort au-dessus de la tête des cyprès bordant la route. Karin mit un châle rouge sur ses épaules et alla s'asseoir dans le fauteuil en osier de la véranda. Un peu d'humidité de pluie lui rafraîchit le haut des cuisses, elle mit ses pieds nus sur la caisse de bière vide qui traînait devant la maison, un jour sur la route, un autre près de la porte, ou sur la

terrasse depuis l'automne passé. De temps à autre, une goutte d'eau sale tombait près de Karin, ou un très léger vent tiède rabattait des parcelles de pluie sur la peau brune de ses cuisses. Elle fumait des cigarettes américaines qui embaumaient de senteur de Virginie l'air qui se réchauffait pour un prochain orage. Des moustiques venaient se poser sur ses pieds. En les chassant d'un geste de la main, elle sentit des gouttes de transpiration lui descendre le long du bras et tomber sur son genou, à l'endroit où elle avait une écorchure, et cela la piqua comme si elle avait versé du whisky sur la peau à vif. Karin pensa un instant qu'elle pourrait se mettre de temps à autre des produits déodorants, ne serait-ce que par amour-propre, puisque les garçons se contre-balançaient de la façon dont elle menait sa vie de soins intimes, mais elle se dit qu'après tout, la maison et l'établissement étaient dans un tel état de décrépitude qu'elle s'accordait au mieux avec le reste en vivant comme une paysanne, ou comme une sauvage, ou comme une hippie, ou comme au Far West, ou n'importe comment, même comme une pouffiasse, entre tous ces hommes. Cela n'avait pas beaucoup d'importance, la vérité était tout autre et sûrement bien plus tragique, pensa-t-elle. Elle était une femme d'affaires qui avait eu toutes les malchances et tous les malheurs et qui avait encore le courage de se maintenir, sauvant du naufrage un café-dancing à la veille de l'écroulement, un embryon de manège où se survivait une vieille rosse

crasseuse et pas mal de dépendances, en commençant par les écuries dont les toits n'avaient jamais été terminés. La malchance s'était abattue sur Karin et ses frères et sur sa tribu d'amis comme une épidémie de typhus sur les survivants d'une inondation. La mode des cafés-dancings-manèges de style Far West avait passé comme une maladie de changement de lune, bien avant que l'installation soit terminée, et les rares clients avaient déserté avec des petits airs innocents le Salon Indien où se prélassait en permanence la cour bottée guitarisante et crasseuse de Karin ; le manège où King et Éclair batifolaient dans la boue parsemée de boîtes de conserves et de pelures de bananes. Même la sellerie, où le valet d'écurie devait dormir, était restée vide, seulement encombrée de casiers de bouteilles, d'outils, de deux selles mexicaines et de beaucoup de choses disposées en forme de couchette.

À tout cela, Karin pensait presque sans cesse, décidant parfois de tout mettre en vente, même pour presque rien, juste de quoi reprendre un petit café-dancing quelque part sur la route, et de se mettre résolument dans le style hippie, quitte à ne pas avoir d'autre client. Parfois, comme maintenant à la douceur de cette soirée, elle se sentait prête à tout reprendre en main, à remonter le manège et le café, même s'il le fallait à réengager un pianiste, à aménager le lac pour d'éventuels baigneurs, à mettre ses frères sérieusement au travail, et toute la tribu de parasites à la porte, même ceux qui auraient pu

travailler un jour ou être des amants autres que bêtes, grossiers et souffrant d'éjaculation précoce.

Le soleil rougissait au travers de nouveaux nuages gris foncé, et en quelques instants tout devint presque noir et brûlant. Karin voulut enlever le châle de ses épaules, mais un brusque coup de vent refroidit l'air. Elle enleva ses pieds de la caisse et écarta les cuisses pour décoller sa peau de l'osier du fauteuil. À ce moment un éclair blanc illumina la véranda, et un coup de tonnerre secoua toute la construction, à tel point qu'une planche du plafond du Salon Indien tomba sur le plancher avec un grand bruit de bois et d'humidité. Karin pensa se lever, mais elle décida de rester pendant tout l'orage, cette pluie diluvienne, le vent et le vacarme du tonnerre convenant bien à l'entrechoquement de ses pensées. La pluie se mit à tomber avec une rage de sorcière, et la route encore boueuse se retransforma en lac balayé de trombes d'eau de gouttière. Karin était renversée dans son fauteuil, les bras ballants, les jambes écartées, sa robe relevée au-dessus de son slip rose, qui accueillait des rangées de gouttes de pluie balayées par vagues au hasard des coups de vent. À l'instant d'un gros coup de tonnerre, une voiture, qui disparaissait à certains moments derrière des vagues de boue qu'elle soulevait, déboucha au coin de la route privée et vint s'immobiliser devant la véranda, comme si elle était définitivement en panne à la suite du ralentissement auquel la boue de la route l'avait obligée. Sortant par la portière du côté passager, un

homme en chemise blanche portant un sac militaire courut vers la véranda, sauta les trois marches et vint s'immobiliser devant Karin, les yeux fixés sur le slip rose.

- Excusez-moi, mais il pleuvine, je cherche Mademoiselle Karin, est-ce bien ici le King of the West ?, vous avez des cuisses qui donnent envie de faire l'amour.

- Vous avez laissé votre portière ouverte, c'est moi Karin, vous trouvez cela « pleuviner » ?, vous voulez me voir ?

- Oui, on m'a dit à l'autre manège sur la route que vous cherchiez un valet d'écurie sachant conduire, je me présente, excusez, je vous prie, mon intrusion, mais cet orage m'a fort distrait...

- Vous êtes très vieille France, comment vous appelez-vous ?

- Jim, cela fait très Far West, quel âge avez-vous ?

- Vingt-deux ans, je dois être la plus jeune patronne de manège, du moins ex-patronne. Le manège n'existe plus, et le dancing est fermé depuis plus d'un an, cela doit faire un bon bout de temps que l'on vous a dit que je cherchais un domestique.

- Pas du tout, ce matin, à l'Auberge de l'Étrier, c'est une fort charmante dame qui m'a envoyé ici, elle m'a même dit que votre établissement était florissant, de fait, je m'étonne...

Karin remit sa robe sur ses cuisses, elle présenta une cigarette à Jim qui refusa avec une courbette,

une vague de pluie bleu électrique transportant la luminescence d'un éclair vint s'écraser sur le plancher de la véranda. Karin dut quitter le fauteuil pour échapper à une trombe de gouttes. Le vent tourbillonnait sur le lac, et toute la maison se mit à vaciller. Karin recula vers la porte, et Jim transporta le fauteuil quelques pas en arrière.

- Écoutez, Jim, la dame de L'Étrier est une vieille taupe puante. En réalité, c'est ma mère, elle me déteste, et elle ne me pardonne pas que tous ses fils aient suivi leur sœur au lieu de travailler avec elle dans son bordel de manège pour gens de la haute. D'ailleurs, j'avais ici un tas de clients que ma mère m'a raflés, il n'y en a qu'un seul qui me soit resté fidèle jusqu'au bout, c'est le Major, mais mes frères et leurs amis l'ont tellement emmerdé qu'il a fini par ne plus venir que les jours où il n'y a personne.

- Je dois avouer que la dame de L'Étrier avait un curieux sourire en me parlant de vous et de ce cher Major...

- Vous connaissez le Major ?

- Mais oui, si je ne me trompe, c'est cette charmante vieille baderne qui trône dans un coin de la salle du café, et qui essaye de se faire payer un verre de porto par n'importe qui. Remarquez que je dis « vieille » par convenance, mais il ne semble âgé que par sa moustache d'employé de banque et sa bedaine de marchand de bière, en dehors de cela je lui donne moins de quarante ans et au maximum le gra-

de de sergent d'administration, enfin, je ne veux pas vous décevoir, mais je crains fort qu'il ne fut rien d'autre qu'un assez mauvais client.

Karin soupira en souriant :

- Oh oui, c'est un assez drôle de monde qui fréquente les manèges et tout ce qui les entoure, il y a beaucoup de snobs, des cinglés, des gangsters, des gens mystérieux, et surtout ceux qui veulent jouer au cow-boy, mais cela pour mon malheur tend à disparaître, les outlaws d'il y a deux ans sont des fumeurs de hasch, je vois bien cela avec mes frères, avant ils vivaient à cheval, ils allaient faire les courses à la ville en charrette attelée, maintenant ils roulent dans de vieilles voitures et traînent dans la campagne avec leurs copains, et toute une bande de filles, ils ne rentrent parfois pas pendant deux semaines, sauf quand ils savent trouver quelque chose à manger ici, j'ai eu beaucoup de malchance dans mon affaire.

- Vous devez vous sentir bien seule ?

- Oui, depuis que cette raclure de bistrot de Major ne vient plus, je ne suis plus qu'une vieille patronne de manège où il ne reste plus qu'un cheval et aucun client...

- Il ne tient qu'à vous d'avoir un domestique, cela vous aiderait à entretenir le terrain et la maison, d'ailleurs une patronne doit avoir au minimum une personne sous ses ordres.

- Vous avez la façon de prendre les choses... Venez à l'intérieur, j'ai froid dans cette pluie, et les éclairs me donnent mal aux yeux, si le désordre ne

vous effraye pas, je vous offre un verre, en acompte sur votre salaire... que je ne pourrais vous payer...

Jim fit passer Karin devant lui :

- Vous savez, avant que votre manège ne soit remonté et prospère, je me satisferais du gîte et de nourriture frugale...

- Vous pensez à cela, remettre ce manège en route ? J'ai déjà essayé...

- Vous avez dû être très mal secondée.

- En effet, mes frères ne font rien sauf mettre tout en désordre.

- Et le Major ne devait pas être d'un grand secours.

- Qui vous a parlé du Major ?

- Lui-même, et je dois reconnaître que cela me déplut fort, les termes dans lesquels il parla de vous et de vos frères et du manège...

- Il faut dire que mes frères ne l'ont pas ménagé, ils le traitaient à longueur de temps d'enculé et de maquereau. Il est un peu des deux, et mythomane sans doute, mais il monte à cheval comme personne, malgré sa bedaine... Vous a-t-il parlé de moi ?

- Relativement peu, d'ailleurs j'ai assez mauvaise mémoire.

- Vous êtes un modèle de civilité, Jim, ça ne vaut pas la peine, je ne suis pas une suceuse d'aristocrates comme ma stupide mère, je suis une fille d'affaires, une femme de chevaux. Assieds-toi, je vais chercher quelque chose à boire, ici la boisson de la maison est le madère, cela te va, ou si tu veux il y a du whisky ?

Le Salon Indien était éclairé par deux lampes à pétrole que Karin avait allumées en passant dans l'arrière-salle. Jim faisait le tour du salon en s'arrêtant tous les deux pas devant un tas de vêtements ou des caisses qui lui barraient le passage, et devant chaque tableau représentant des chevaux ou un nu rosâtre entouré de voiles bleus et verts et de fleurs. Des parties de harnachement avaient été accrochées au mur entre des cuivreries indiennes et des images de scènes de Far West, sur le piano un narguilé disparaissait sous la poussière sableuse, sous des papiers jaunis du genre facture et exploit d'huissier. Une gigantesque table sur laquelle des gouttes d'eau tombaient une à une du plafond était toute crevassée, à tel point que des outils étaient encastrés dans les ouvertures qui suivent les veines du bois. Trois guitares à cordes disparates étaient reléguées sur un fauteuil en voie d'écroulement, les tissus rougeâtres et or passé flottaient contre les murs entre les grands clous qui avaient dû servir à pendre des accessoires d'équitation. À chaque éclair, l'ambiance orange et brune, chaude et humide passait au bleu glacial, une vitre fendue tremblait à chaque coup de tonnerre, et un filet d'eau tombait presque sans arrêt du plafond vers le centre du salon couvert d'un carré de liège qui avait dû servir, avant qu'il ne tombe en décomposition, de piste de square-dance.

Karin revint avec deux verres et deux bouteilles de madère déjà entamées et versa jusqu'au bord dans

des verres à bière, elle invita Jim à s'asseoir, et ils vidèrent chacun leur verre d'un trait.

- Vous buvez pas mal, le Major me l'avait dit.

- Qu'est-ce que le Major a bien pu te dire à mon sujet, je pense que ma mère a dû en rajouter sur ce qu'il sait déjà.

- Il n'a dit que du mal, aussi que tu faisais l'amour comme une patate, le seul sujet sur lequel il ne tarissait pas d'éloges c'est ton sens des affaires.

- Cela m'est égal ce qu'il peut dire sur moi et il baise comme un imbécile, mais effectivement il n'y a que les affaires qui m'intéressent, en affaires et en chevaux je suis quelqu'un, il n'y a personne qui dirait le contraire.

Karin remplit les deux verres qu'ils vidèrent en un coup, l'orage ne faisait que croître, des volées de pluie entraient dans le salon, rafraîchissant la touffeur moite de fin d'été. La robe de Karin lui collait au corps, le violet pâle passait au vif sur toute la surface trempée de sueur. Malgré la laque, ses cheveux roux commençaient à se défaire, et des gouttes de transpiration coulaient le long de ses bras.

- Si tu n'as rien contre, je vais enlever ma robe.

Elle se leva et passa avec peine sa robe au-dessus de sa tête, elle n'avait qu'un slip, et les pointes de ses seins brillaient de reflets brun roux. Elle vida au goulot le fond d'une bouteille et alla s'asseoir sur le sofa.

- Tu montes bien à cheval ?

- Sûrement mieux que le Major.

- Où as-tu appris à monter à cheval ?
- Au Canada, mes parents tenaient un élevage au Québec.
- Est-ce que tu fais mieux l'amour que le Major aussi ?

- Sûrement, surtout avec toi.

Jim se déshabilla près du sofa, pendant que Karin enlevait son slip.

- Qui joue du piano ici ?

- Avant, j'avais un pianiste. Si cela remarque, je vais en réengager un.

- Ce n'est pas la peine, je joue très bien les square-dances et les folks.

Jim se coucha directement entre les cuisses de Karin, l'étroitesse du sofa n'aurait permis aucune autre position.

- Tu peux être fier de baiser ta future patronne.

- Mais je le suis, chérie, je le suis.

- Ne m'appelle pas chérie, et fais attention, j'ai mal au genou, je me suis cognée en soignant Éclair.

L'orage durait toujours, même si les coups de tonnerre semblaient s'éloigner vers la ville et les coups de vent faiblir. La pluie continuait de tomber en faisant résonner les planches du toit de la maison, la cascade d'eau tombant du plafond agrandissait la flaque au centre du Salon Indien, le piano baignait déjà dans une mare sableuse et quelques gravures détachées du mur par la tempête flottaient en dessous de la table.

Une fraîcheur grise de brouillard rose et bleu passa la porte, apportant des senteurs de marécage et de petit matin d'été, Jim sentit la faible blancheur de fin de nuit traîner dans l'eau du salon et le froid coller sa peau à celle de Karin.

Karin bougea et essaya de se lever :

- Pousse-toi, Jim, j'ai mal aux jambes.

Ils se levèrent tous les deux

- Passe-moi ma robe.

- Elle colle encore.

Karin passa sa robe, mit le châle sur ses épaules et s'étira.

- Je t'engage, Jim, comme domestique, dresseur de chevaux et moniteur d'équitation, je vais te faire un contrat, le gîte et nourriture jusqu'à la saison prochaine, ensuite la moitié des bénéfiques nets du manège et un pourcentage sur le dancing si tu joues du piano, ça te va ?

Karin s'installa devant un secrétaire vermoulu orné d'arabesques indiennes et se mit à écrire sur du papier à en-tête, Jim vida un fond de verre et lui demanda s'ils allaient dormir.

- On commence à s'occuper des chevaux vers six heures, et le café du petit-déjeuner est à sept heures et quelque, c'est moi qui le fais et appelle à la cloche, il nous reste plus d'une heure à dormir. Tu dors dans la sellerie à côté de l'écurie, c'est au bord du lac, en hiver je te donnerai un poêle, il est quelque part sur le terrain.

- Toi, où dors-tu ?

- En haut, dans ma chambre, enfin ce qu'il en reste.

- Je ne dors pas avec toi ?

- Il n'en est pas question, je ne t'ai pas engagé pour me baiser, c'est en dehors des affaires et des chevaux, quand la journée est finie, voilà, bonne nuit, enfin, bon sommeil, n'oublie pas Éclair, et le petit-déjeuner à sept heures. À tantôt !

Jim prit son sac et sortit, il enfonça dans la boue, et alla jusqu'à sa voiture y claquer la portière. Il cria en se retournant :

- J'avais laissé la portière ouverte.

Il fit un signe de la main à Karin :

- Dors bien, chérie !

Karin, les cheveux dénoués, le châle descendant jusque sur ses jambes, regardait, debout dans le brouillard qui s'arrêtait juste devant elle dans la pâleur bleuâtre de l'aube. Elle envoya de la main un baiser à Jim et lui cria :

- À ce soir aussi !

Jim disparut dans le brouillard, et quelques secondes plus tard Karin entendit grincer la porte de la sellerie et hennir Éclair. Elle murmura :

- Je crois que je vais être bien avec lui.

Elle rentra dans le Salon Indien en pataugeant dans l'eau et monta à la chambre en frissonnant de sommeil.

Juin 1972



Le Fardeau

Il pleuvait le matin quand Giri se leva, l'éclairage orangé de la rue se reflétait sur les toits des voitures qui défilaient au pas sous sa fenêtre. Avant d'allumer l'ampoule au-dessus du réchaud, il regarda au travers de la vitre. Il avait plu toute la nuit, et au coin de la rue, d'une flaque au-dessus d'une bouche d'égout encombrée émergeait une partie du trottoir.

Il fit chauffer de l'eau dans une bouilloire qu'il ne remplit que très peu, pour épargner le gaz de la bonbonne. L'eau se mit à bouillir, la bouilloire sifflait mal, le bouchon siffleur tombait régulièrement, et la veille, Giri avait malencontreusement marché dessus en cherchant dans la pénombre. Avant de sortir il s'assura de la présence de son abonnement de bus dans la poche de son manteau. En descendant les escaliers, le bruit des pneus de voiture sur l'asphalte mouillé le fit relever son col, l'étoffe dure frottant sur ses cheveux coupés le fit frissonner. Au dehors, il faisait moins froid qu'il ne le croyait, l'atmosphère était presque tiède pour un matin d'hiver. À l'arrêt

du bus, des hommes avaient ouvert leurs gabardines et s'abritaient sous des parapluies. Le vendeur de journaux protégeait son étal d'un morceau de plastique transparent. Giri enfonça le journal qu'il acheta dans une poche intérieure pour éviter qu'il soit mouillé.

Il s'assit à l'arrière d'un bus, regarda l'horloge du carrefour et s'aperçut qu'il serait un peu trop tôt au bureau.

Il avait mal dormi. Il avait rêvé d'une sorte de salle de jeux où il se trouvait à une extrémité de table encombrée de gens indifférents. À l'autre extrémité quelqu'un d'indéfinissable, que sans doute il aimait, était entouré d'hommes qui lui donnaient de mauvais conseils, et celui qu'il aimait les écoutait et finissait par l'oublier et s'en aller dans un autre monde de gens qui pourraient être très dangereux, et ce serait une tout autre vie, plus facile, ignorante de choses importantes, une vie où l'on parle d'argent, de vacances, d'affaires et d'oubli. Et Giri restait seul et abandonné, pleurant et hurlant, ne rencontrant même pas l'indifférence mais une totale absence, et celui qu'il aimait ne le reconnaissait même plus. Giri sentit une extrême inquiétude et un désarroi incomparable pour ce quelqu'un qu'il ne connaissait absolument pas.

Il ne savait en réalité qu'une seule chose : c'est ce qu'il avait, sans doute pendant des mois, peut-être des années, enseigné à celui qui maintenant le quittait pour un autre monde. Il avait lentement expliqué

une série de choses qu'il considérait que tout être humain doit savoir, que lui savait, dont il avait depuis toujours la plus intime connaissance, sans doute depuis qu'il était né, et il considérait cette connaissance comme une véritable bénédiction divine, il devait avoir entretenu celui qu'il aimait de sa connaissance totale du mal, du mal souffrant, du mal fait, du mal perpétuel à travers le passé et l'avenir, et aussi présent à chaque seconde à travers l'espace géographique de la terre. Il savait d'une façon totale, qui aurait effrayé n'importe qui d'autre que lui, la souffrance humaine. Il souriait presque quand il lisait dans les journaux les récits de souffrances d'enfants martyrs mourant de faim, liés sur une planche cloutée, parce que, à ce moment, il pensait aux milliers d'enfants qui au cours des siècles avaient vécu les pires souffrances. Les rapports sur les camps de tortures ne le touchaient que peu, parce qu'il savait qu'à cette seconde même, des hommes marchaient nus sous la neige, entourés de gardes hurlants, que des femmes déféquaient debout entourées de baïonnettes d'acier, que des nouveau-nés, encore liés par le cordon ombilical, étaient écrasés à coups de botte, et que des jeunes délinquants hurlaient pendant des jours et des nuits, les mains serrées dans des cordes mouillées. Giri savait tout, il savait les chocs électriques aux testicules pendant les interrogatoires de police, et les stations debout des filles suspectes d'activités politiques. Il savait les tortures des prostituées, esclaves de plus de cent coïts ininterrompus,

et les morts lentes de vieillards en asile pourrissant dans leurs déjections, il savait la misère de la faim et le retour à l'état de squelettes gonflés de milliers de créatures. Il savait tout, parce qu'il en avait toujours eu conscience, cette conscience ne faisait qu'un avec son existence, ses pensées, ses rêves, et l'essence même de son être. Il enseignait cette connaissance, de façon chaque fois différente, à celui qu'il aimait, et chaque fois avec plus de complexité et plus de profondeur. Il savait qu'il avait l'obligation d'enseigner, de partager, et de multiplier sa conscience de la souffrance humaine. Sa pensée avait suivi une multitude de cours, vers des matérialités imprécises où sa vie se serait sublimée dans un apostolat, mais il semblait que toutes ces voies s'amenuisaient et disparaissaient en des effilochures d'abandon et de solitude. Il ne s'était jamais senti réellement seul, mais il percevait les solitudes futures de ceux qu'il aimait, et à qui il avait enseigné ne serait-ce qu'une infime partie de sa connaissance. Lui, il lui restait l'état d'abandon et d'oublié, mais non de solitude ; l'obligation de connaissance existait à côté de lui comme un frère extrêmement éloigné. Son enseignement ne lui enlevait rien du poids écrasant de son obligation. Chaque fois qu'il essayait d'y échapper, une terrifiante punition le saisissait et le rappelait à ce qui était devenu un absolu fardeau. Échapper à la conscience de la souffrance humaine lui était impossible, et s'il essayait de s'écarter de son chemin, l'enchaînement tragique de ses élans vers une

liberté le rejetait avec force dans la souffrance et l'injustice. L'obsession de la recherche de justice le mettait du côté des bourreaux, sa tendresse était violée par l'éclat du relatif bonheur de ceux qu'il aimait, et ce bonheur lui semblait usurpé. Il lui semblait interdit d'apporter du bonheur à qui n'était pas au fond de la souffrance, et la haine l'accrochait avec violence, haïr le bonheur de ceux qu'il aimait devenait une sorte de justice envers la souffrance. Il se sentait parfois plus écrasé par la haine que par sa connaissance du malheur, et ses obsessions diffuses le poussaient dans les rangs des bourreaux.

Quand il descendit du bus, il pleuvait toujours et la circulation s'amplifiait de minute en minute. Les gens fuyaient la pluie et s'engouffraient dans les passages souterrains menant aux stations de métro. Giri descendit les larges escaliers, et évitant la bousculade sur le quai, s'assit sur un banc contre le mur, en face des panneaux d'affichage.

Il repensa à son rêve, et l'inquiétude plus que la tristesse lui pesait. Il savait qu'il n'aurait rien pu faire pour retenir celui qu'il aimait, il était certain d'ailleurs qu'on ne cherchait qu'à le fuir, que, ayant connaissance de la totalité du mal et de la souffrance, il ne pouvait s'attendre qu'à l'abandon, et si cet abandon ne venait pas, s'il avait donné le bonheur, l'injustice de ce bonheur lui devenait intolérable face à l'immensité de la souffrance, et la haine le chargeait d'anéantir cette infime et dérisoire injustice. Dans ce rêve, qu'aurait-il pu faire pour retenir celui qu'il

aimait, autrement que par la fureur haineuse, qui ne pouvait qu'être violente et sanglante ? Il aurait pu entreprendre un hasardeux combat contre ces insistances à éloigner de lui celui qu'il aimait, mais surtout il aurait pu, si pas retenir, du moins punir, avec une violence désespérée, celui qui le quittait ; s'acharner de coups et de cris, de hurlements et de fureur, se déborder de haine et de désespoir à infliger le mal et la souffrance sur une tête qui déjà l'avait plus qu'à demi oublié. Les coups seraient tombés et auraient fait chavirer des yeux qui ne comprenaient plus. Et ce n'aurait été qu'une dérisoire et infime tentative de justice envers l'universel mal des souffrants.

Le combat contre les autres forces, celles du mal actif, semblait à Giri plus qu'hasardeux. Qu'aurait-il pu faire dans ce rêve, si ce n'est tailler en pièces ces forces de mauvais conseil, ces usurpateurs de droit de connaissance, ces menteurs destructeurs de la conscience ? Seul le combat sanglant pouvait en venir à bout. Dans ce rêve, que n'a-t-il affronté ces forces à larges coups furieux de hargne froide et de violence de lame d'acier tranchante comme un rasoir ? Il n'importait pas de vaincre mais d'infliger la souffrance, de couper des mains droites qui tournoieraient dans l'air en maculant de sang les chemises blanches et les murs lumineux, d'ouvrir des ventres de bas en haut, de trancher des cous pour que les têtes basculent sur les épaules. De l'extrémité de la table de jeu de ce rêve triste, il aurait bondi, la lame

serrée à deux mains, hurlant le défi rageur vers le mal calme et méprisant. Le sang giclant des sections des muscles et des os tranchés pouvait empêcher la détérioration de la connaissance qu'il avait si difficilement commencé à transmettre. Le sang et l'air coupé par la lame d'acier jetée en avant, de bas en haut et de gauche à droite. Le tapis froissé de la table basse de la salle de jeux se maculait de taches rouges et de traînées qui s'éclaboussaient sur la blancheur méticuleuse des murs.

La foule pressée s'était amenuisée sur le quai, bientôt il ne restait qu'un homme en vareuse bleu foncé qui appuyait sa nuque rasée sur la rampe métallique du passage vers le quai supérieur, et de l'autre côté des voies, le regard fixe de l'acteur Tanaka San, légèrement incliné, triste et incommensurablement digne.

En s'asseyant sur la banquette humide de la voiture du métro, Giri pensa à son incapacité à rendre justice et à sa faiblesse à remplir son obligation de la connaissance du mal et de la souffrance. L'homme en vareuse s'était assis presque en face de lui et le regardait d'une façon extrêmement calme. La rame de métro roulait vite, ne s'arrêtant que quelques secondes aux stations désertes. L'heure d'affluence était passée, Giri et l'homme qui le regardait étaient seuls dans la voiture.

Le rêve de la salle de jeux avait pris toute la surface du temps, mais la connaissance s'en était estompée dans une confuse grisaille inaudible déjà

passée depuis des temps et des temps, la lame aiguisée couverte de sang fendait l'air de distance en distance par bonds obliques vers les corps qui reculaient. La pointe visait les visages et frappait d'assaut au bout des deux mains enserrant le manche, les bras s'allongeaient en puissance fulgurante vers les fronts qui se perlaient de gouttes rouges. La haine se projetait au bout du sabre, la puissance recueillie, intacte et totale.

À la sortie des voies souterraines, le métro prit une longue courbe sous un viaduc et s'engagea dans les larges rues bordées de bâtiments déserts. Il pleuvait toujours, et aux arrêts les voyageurs s'élançaient dans les voitures, fuyant les rafales de vent froid. À l'heure d'affluence du milieu de la journée Giri perdit de vue l'homme qui le regardait, mais entre deux hommes debout engoncés dans leurs manteaux de pluie, il retrouva son regard au hasard d'un brusque cahot. Au carrefour terminus, au moment où la rame contournait un square d'herbe maigre et de pierailles de ballast pour reprendre son parcours en sens inverse, il y eut un échange de voyageurs, les uns descendaient, les autres montaient, laissant un bref instant les banquettes presque vides. L'homme en vareuse vint s'asseoir juste en face de Giri, il eut une imperceptible inclinaison de tête que Giri lui rendit.

Dans la salle de jeux jonchée de corps sectionnés, la connaissance avait disparu, la haine et la fureur existaient au bout de la lame dure qui se dé-tendait au bout des bras d'acier tendu.

Giri regardait l'homme en face de lui, qui lui aussi le regardait, légèrement courbé, les têtes presque rapprochées.

Le sang répandu n'avait plus de passé et détériorait l'avenir. La lame existait en un présent permanent qui n'était ni dérisoire ni infime, le fardeau existait, incommensurablement lourd et totalement défini, le début le milieu et la fin, le bas le centre et le haut. Et sans doute qu'aucune force n'en allégerait le poids. La salle de jeux était le tout du temps et de l'espace.

La rame roulait vers son point de départ, l'heure des sorties de bureau commençait à remplir les voitures. À l'approche de la station où il était monté en même temps que Giri, l'homme à la vareuse s'inclina longuement et se leva, Giri lui rendit son salut. Sans se retourner, l'homme se perdit dans la foule du quai étroit et sombre, les bras le long du corps, le col relevé sur les cheveux noirs rasés.

Homme seul mon frère, compagnon d'arme au sabre rigide et tranchant comme un rasoir, frère de fardeau qui regarde les ennemis avec triste et dure dignité. Homme de souffrance et de connaissance totale du mal, homme à la recherche du rachat. La salle de jeux était vide, rouge de gerbes de sang et de corps déchiquetés de sections nettes et froides, la haine recueillie le long de la lame est intacte. La souffrance existait dans la haine et ne pesait que plus. Le combat aussi enfin fut dérisoire, comme un de ces gestes médiocres de pensée de justice.

Giri quitta le métro à l'avant-dernière station, les luminescences de la ville d'hiver brillaient dans la brume de fin d'après-midi, il longea les hangars de l'ancien quartier des usines, et bientôt il marcha dans une rue devenue boueuse. La vastité des chantiers de démolition s'étendait devant lui, parsemée de lampes accrochées à des poteaux de ciment. Les gigantesques tours en construction se profilaient noires sur le ciel de soirée de pluie.

Tout était entier et total, rien n'avait été fait, le fardeau lui aussi était devenu total, tout était à recommencer, la salle de jeux, mortuaire du mal, n'était plus qu'une dérisoire tentative pour échapper à l'obligation de la souffrance. Homme seul mon frère, compagnon d'armes, je te dois de t'avoir entraîné en ce combat futile dont nous sortons sans blessures ni mutilations. Nous n'y avons rien laissé si ce n'est ce dont nous sommes déjà totalement atteints : la connaissance de la souffrance, et nous n'y avons rien apporté, si ce n'est le mal que nous n'avons pas enduré. Que dois-je te donner pour t'assurer de la justice de ce combat détestable, où le sang répandu ne fit qu'alourdir notre fardeau ? Homme seul qui me fis espérer une première et définitive victoire, je te dois l'amère joie de ne pas avoir été seul, et tu m'as fait don de la haine dont je ne sais que faire.

La pluie cessa sous la poussée du vent, les nuages avançaient rapidement vers la ville et un nouveau froid passait sur les chantiers boueux. Giri

s'appuya contre un tas de planches puis s'assit sur une grappe de fers à béton. Tout s'éclaira de blanc de gel, dans le ciel vint la lune après la pluie. Devant lui sur des tréteaux de madriers brillait le bras déjà givré d'une cisaille. Giri l'actionna deux fois, la troisième fois il mit deux doigts contre la lame. Le froid le prit au cœur et son bras lui fit mal jusqu'au cou, il sortit le journal de la poche intérieure de son manteau et y enveloppa sa main. Il s'assit, enleva le journal, entoura les deux moignons de deux mouchoirs, remit le journal à peine rougi, et serrant sa main mutilée de l'autre, il s'éloigna du chantier en regardant où il marchait pour éviter les plus menus chocs qui se répercutaient dans ce qu'il sentait encore comme des doigts lui appartenant.

Décembre 1975